

à un fournisseur ou à un client plus instruit qu'elles ;

Les fiancés qui éprouvent quelque difficulté à exprimer leurs sentiments ;

Les employés de toute profession qui, bien que connaissant parfaitement leur état, sont embarrassés lorsqu'il s'agit de solliciter un emploi ;

Les contribuables qui ont une réclamation à faire aux autorités, ou une correspondance sur un objet d'intérêt général à publier dans les journaux ;

Les jeunes gens, les groupes, les sociétés qui, à l'occasion d'un mariage, d'une fête, d'une nomination, ou de toute autre circonstance pour laquelle il est d'usage d'offrir des félicitations collectives, désire présenter une adresse artistique ;

Les petits commerçants qui n'ont pas de commis et qui, faute de temps ne peuvent faire leur correspondance ou relevés de comptes ;

Celles qui sont appelées à porter une santé dans un banquet, ou à y répondre. et qui veulent se distinguer par un discours original et correct, etc., etc.

En un mot, tous ceux qui faute de connaissances, d'habitude ou de temps ne peuvent se livrer à ces travaux, s'adresseront en toute confiance au TRAIT D'UNION qui exécutera promptement d'une façon irréprochable et à un prix minime : *Lettres, adresses, pétitions, comptes, devis, inventaires, vérifications, soumissions, applications, pages d'album, poésies, chansons, acrostiches, épithalames, madrigaux, discours, toasts, corrections d'épreuves et de manuscrits, articles de journaux, contes, nouvelles, traductions, travaux calligraphiques, cartes de visite, menus, plans, dessins, impressions, etc., etc.*

SOUVENIRS D'ANTAN

En ce temps-là, je n'étais pas le cousin des Vanderbilt, je n'avais même qu'une parenté très éloignée avec les Rothschild ; mais par contre j'avais de la bonne humeur à revendre.

Or, je me promenais avec mon excellent ami Guillaume Meynne, compositeur de musique et second prix de Rome.

Mes jeunes contemporains Edouard Lassen, Léon Jouret, Jules Guillaume, et surtout Théodore Solvay, se souviennent seuls peut-être de ce brave garçon, plein de talent, mais d'une timidité aussi excessive que sa modestie.

Nous devisions d'art, après avoir remis nos montres à l'heure d'après le cadran de l'Observatoire, lorsque traversant la place Vésale — pardon ! la place des Barricades — je me rappelai soudain que deux artistes y demeuraient.

— Guillaume, dis-je à mon camarade, as-tu entendu Thérèse et Maria Milanollo, ces extraordinaires violonistes ?

— Non.

— Ni moi non plus... Mais voudrais-tu assister à leur prochain concert ?

— Certainement, mais le moyen ?

— Il est facile, prends un billet !

— Vous en parlez à votre aise (1). Les pièces de 5 francs, ces nobles étrangères, comme dit Murger, et moi, nous sommes un peu brouillés.

— Qu'à cela ne tienne. Il faudrait inventer quelque chose pour se procurer une entrée "à l'œil".

— Je manque d'imagination.

— Eh bien ! j'ai une idée, moi. Veux-tu me suivre ?

— Où ?

— Chez ces demoiselles.

— Vous les connaissez ?

— Pas du tout.

— Alors ?

— Nous ferons leur connaissance.

— Ce diable de Victor, il ne doute de rien.

— Mon cher, Virgile, dans l'*Énéide*, a dit : *Audaces fortuna juvat.*

— Vous savez le latin ?

— Pas le moins, mais je n'ignore pas que cela veut dire : "La fortune favorise les audacieux." Soyons audacieux et triomphons. Viens, et laisse-moi faire. Voici la maison où nos virtuoses sont descendues.

Et, tout ahuri, mon brave ami me suit, et je sonne.

Une grosse fille, dignes d'être portraiturée par Franz Hals, nous ouvre.

— C'est bien ici que demeure M. Milanollo ?

— Que, monsieur, dit-elle en nous laissant sur la marche d'entrée.

— Pourrais-je le voir ?

— Ça, je sais pas.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de vous en informer ?

— Formé ?

— Vous ne comprenez pas ?

— Non, monsieur.

— M. Milanollo est-il à la maison ?

— Oué, il joue de la musique avec Ufra Thérèse en Marieke.

— Allez lui dire que deux journalistes désirent lui parler.

— Journaliste ?...

— Zegt on' menhir dat'r twee heeren zijn van de gazett' die hem zau wille spreke.

— A la beun' heur' ça, je comprends...

Et nous ouvrant cette fois franchement la porte :

— Komt binne, mossieu... Entrez dans la kabenett'...

Et nous pénétrâmes en souriant dans une antichambre fort sommairement meublée.

Meynne, stupéfait d'être dans la maison des Milanollo, me demande ce que je vais dire.

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Vous avez un aplomb !...

— Parbleu ! si je n'en avais point ! Je tiens cette qualité de mon vieil ami Virgile, déjà cité. Rassure-toi, d'ailleurs, mon cher, M. Milanollo ne nous mangera pas. Il nous mettra vraisemblablement à la porte, mais... chut ! je l'entends. Attention et donne-moi bien la réplique.

Un petit homme enveloppé dans une robe de chambre peu élégante apparaît et nous demande d'un ton assez rogue ce que nous désirons.

Je m'incline et dis :

— Monsieur Milanollo, je suis le rédacteur en chef du *Moniteur des théâtres*, mon ami est le correspondant autorisé de la *Gazette musicale* et nous sommes tous les deux tellement enthousiasmés du merveilleux talent de vos adorables filles que nous ne rêvons plus qu'une chose, c'est de leur être présents et de leur offrir l'hommage de notre profonde admiration.

J'avais débité cette tirade avec un aplomb... presque pyramidal.

Aussi, légèrement chatouillé dans son orgueil paternel, bien qu'il fût habitué à ces flatteries, M. Milanollo me dit :

— Comment donc, messieurs, mais avec plaisir ; seulement, mes enfants sont au travail, et leur toilette...

— Oh ! monsieur, nous serions d'autant plus honorés si ces demoiselles voulaient bien paraître en négligé... nous serions fiers de cette apparence de familiarité.

Alors, se dirigeant vers l'escalier, M. Milanollo se mit à appeler : — Thérèse ! Maria !

Aussitôt descendirent deux jeunes filles charmantes. L'une, Thérèse, l'aînée, à la figure grave et poétique, l'autre, la cadette, à la physiologie espiègle et souriante ; elles tenaient leur violon à la main.

— Mes enfants, voici deux messieurs journalistes qui désirent vous être présentés.

Les célèbres artistes, sans être aucunement effarouchées, firent une petite révérence toute

gracieuse et nous nous mêmes bientôt à causer.

Comme on s'occupait de musique, Meynne se sentant sur son terrain, se hasarda à parler et soutenait la conversation, lorsque je dis à Thérèse :

— On m'assure, mademoiselle, que vous avez un magnifique Stradivarius.

— Oui, monsieur, le voici.

Et pour nous convaincre, sans doute, la ravissante jeune fille tira quelques sons du superbe instrument.

Nous nous extasiâmes naturellement, et mon brave ami Meynne fit même ce compliment passablement amphigourique : que le chef-d'œuvre était d'autant plus beau qu'il obéissait à un archet sans rival.

Alors une idée *zwanzesque* me traversa le cerveau.

— Mon ami, dis-je, a tressailli en entendant ce magnifique instrument, car il compte le célèbre luthier parmi ses ancêtres.

— Vraiment ! s'écria M. Milanollo.

Meynne, pour le moins étonné d'apprendre qu'il descendait de Stradivarius, me regarda d'un air si terrible que j'ajoutai qu'il possédait un manuscrit de son illustre ascendant.

Pour le coup, c'était trop fort, et Guillaume allait me démasquer, lorsque la petite Maria s'écria :

— Vous viendrez demain à notre concert, n'est-ce pas ?

Aie ! aie ! nous voilà pris ! Comment sortir de là sans bourse délier ?

Meynne balbutia quelques mots inintelligibles ; mais Thérèse, insistant à son tour, j'interrogeai :

— Demain ! demain... n'est-ce pas samedi ?

— Oui.

— C'est que nous sommes attendus à Anvers, et nous ne serons peut-être rentrés qu'assez tard.

— C'est égal, dit M. Milanollo, donnez-moi vos cartes, je vous inscrirai au contrôle, et si vous êtes de retour, venez ; c'est le dernier concert que nous donnons à Bruxelles.

Non, on n'a jamais vu tête semblable à celle de mon camarade à ce moment-là ! Il était troublé à ce point qu'il eut une peine infinie à trouver une carte dans son portefeuille.

Ne voulant pas être trop indiscrets nous nous apprêtions à quitter la famille Milanollo, lorsque j'eus la rare impudence de demander à Thérèse si elle ne daignerait pas nous laisser sa signature en souvenir de la bonne fortune que mon ami et moi nous avions eue de causer avec elle.

Avec une bonne grâce tout enfantine, les deux charmantes violonistes que toute l'Europe a applaudies, écrivirent leurs noms sur nos cartes de visite.

Quand nous fûmes dehors, Guillaume était si enchanté du succès de notre hardie démarche, que lui, d'ordinaire si calme, si paisible, brisa à moitié sa canne sur mon dos en criant : — Sacré Victor, va !...

Le lendemain, nous eûmes la satisfaction de dire à M. Milanollo que nous avions pu nous échapper à temps d'Anvers, et nous assistâmes, d'une excellente place, au concert des célèbres virtuoses dans la salle de la Philharmonie.

Un article étourdissant parut dans le *Moniteur des théâtres*, où je collabore effectivement ; mais on ne vit rien dans la *Gazette municipale*, pour cette raison assez plausible, c'est qu'elle n'existait que dans mon imagination.

VICTOR LEFÈVRE.

En cour d'assises :

Le président. — Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Non, mon président. Faites pour moi comme si c'était pour vous !

Conclusion logique

La renommée proclame que le **Baume Rhonal** est un remède sans pareil. 25c la bouteille.

(1) Meynne, comme beaucoup de Flamands ne tutoyait personne.